

leuro preuve de sa popularité. Malgré toutes les imperfections inhérentes à un début, l'œuvre est commencée et les résultats ne se feront pas attendre. Que chacun nous prête son concours en mettant de côté tout ressentiment de discussion, et nous obtiendrons ensemble la richesse et la gloire de notre pays.

Je serais heureux d'offrir l'hospitalité de la Prairie à tout lecteur du Journal et spécialement à mes estimables contradicteurs, sur notre ranch des Black Hills, South Dakota, où ils pourront étudier sur huit cent poulinières l'influence d'étalons perchérons, arabes, normands et messenger.

En vous remerciant, cher Monsieur Barnard, de l'hospitalité du Journal d'agriculture, dont je n'abuserai plus du reste, je vous prie de croire toujours à mes sentiments très distingués.

R. AUZIAS-TURENNE, M. S. D. A. F.

Chicago, 5 juin 1892.

NOTRE CHEVAL CANADIEN.

Parmi les différentes races chevalines que l'on retrouve encore dans le pays, il en est une qui, par son adaptation au climat et à la conformation géographique de la province, mérite l'attention particulière des éleveurs. J'ose dire que dans certaines parties, comme dans le nord et l'est, ainsi que dans toute la région des provinces maritimes, on pourra toujours difficilement s'en passer.

Ce cheval, fidèle compagnon du voyageur dans nos contrées difficiles, dont le pied toujours sûr ne s'écarte jamais du sentier bien que recouvert d'épaisses couches de neiges, dont les narines flairent incessamment les moindres vestiges d'une route effacée par la tempête, n'est autre que notre petit cheval canadien. Il descend, comme on sait, du cheval breton qui a été importé ici en 1685, et qui, depuis cette époque, n'a cessé de partager les labours et les dangers incessants auxquels étaient exposés nos premiers colons.

Cependant ce cheval si utile, chéri de tous, à juste titre pendant deux siècles l'idole de nos compatriotes, il est pénible d'avoir à le constater, disparaît rapidement de l'arène. Aujourd'hui même, on en parle comme chose du passé. Que sera-t-il dans dix ou vingt ans ? Tranchons le mot : il aura cessé d'exister tout à fait dans notre pays, où pourtant il a rendu de véritables services, et où il pourrait toujours retenir une part si considérable d'utilité.

À quelles causes attribuer sa dégénérescence ?

Au nombre des principales, nous pouvons en signaler deux qui devraient fixer notre attention. Les voici :

Premièrement, depuis nombre d'années, on n'a cessé de travailler à en améliorer la race. Car qui n'a pas été séduit par l'arrivée de ces gros chevaux européens, et qui n'a pas eu le désir de croiser avec ce magnifique cheval, notre jument canadienne ? Et quel en a été le résultat ?

À peu d'exceptions près, un cheval misérable, haut sur pattes, décaissé, enfin de mauvaise conformation et sans force, qui traîne une existence misérable et qui en fait traîner une plus misérable encore à son maître.

C'est ce que coûte quelquefois l'expérience, et toujours le manque de prévoyance.

Il eût été facile, ce nous semble, de prévoir, dans ce cas, que les disproportions de grandeur, entre un tel cheval et la jument canadienne, ne pouvaient amener autre chose que des produits chétifs et bien au-dessous de l'attente ; que le poulain, en d'autres termes, ne pouvait, à cause de la petitesse de la mère, recevoir tous les développements qu'il requiert. C'était toujours la vieille histoire de mettre couver des œufs de canard sous la poule. Il ne nous semble pas prouvé jusqu'ici, que l'on peut améliorer une race par des croisements d'animaux dont les ancêtres n'avaient aucune consanguinité.

Voilà pour la première cause ; passons maintenant à la seconde.

Cette dernière tire son origine de cette source commune de tant de maux, peut-être de toutes nos misères, l'amour du

gain. Car n'est-il pas regrettable que tant de nos bonnes juments aient été exportées et vendues à vil prix ; et qui sont ceux qui en ont bénéficié ? Nos voisins, les Américains. Car parcourez l'histoire de notre cheval aux États-Unis, et vous verrez que notre race chevaline s'y est distinguée. L'œil pratique du Yankee a su, de bonne heure, reconnaître les qualités réelles de notre petit cheval breton, auquel on semble si peu tenir dans le pays. C'est le cas de répéter comme on disait anciennement à un autre propos : aucun cheval ne saurait être apprécié sur le sol natal.

Voilà ce que nous avons perdu, et ce que nous perdons encore tous les jours ; et voilà ce qu'un peuple, plus sage que nous, sachant profiter de notre erreur, j'oserais presque dire de notre ignorance, a su gagner sur notre avarice déplacée et notre imprévoyance coupable.

Mais le mal est-il sans remède ? Non ; pas encore, si nous savons profiter des quelques maigres avantages que nous possédons encore ; si nous savons utiliser les restes les plus purs d'une race que l'avenglement du gain a poussé si rapidement vers la ruine.

Il est encore temps de le régénérer, de lui infuser de nouveaux germes de vie. Il faudra sans doute des efforts, de la patience, un long travail ; mais aussi quelles récompenses en perspective !

Comment arriver à un résultat aussi désirable, et par quels moyens replacerons-nous sur le haut piedestal qu'il occupait, cet animal, pendant près de deux siècles, la gloire de notre province ?

Parmi les nombreux moyens d'arriver à cette fin, il en est deux qui devraient surtout captiver notre attention, disons mieux, l'attention immédiate de nos gouvernants. Car jusqu'ici nos éleveurs ont montré une souplesse déplorable du côté de la baisse. Ceci a naturellement apporté une dépréciation de valeur dans leur stock, dépréciation dont on peut constater aujourd'hui les malheureux effets. Mais le gouvernement qui plus que tous autres, est intéressé au développement agricole du pays, pourrait le plus promptement apporter le remède au mal, et de suite en arrêter les conséquences fatales. Sans son concours bienveillant et judicieux, on ne fera aucun progrès sensible. A eux donc d'y voir, et de suite.

Donc pour remonter l'échelle et reprendre la position que la race a perdue, deux mesures se présentent, chacune essentielle dans l'accomplissement de ce résultat.

La première serait de rétablir l'équilibre par un plan non interrompu de croisements, effectués au-dedans de la race même. Cela arrêterait le mal.

En second lieu, produire l'amélioration de la race en améliorant le croisement, en procédant avec une sage délibération. Voilà où se trouverait le progrès : On devrait aussi se servir du Stud-Book, déjà établi mais où malheureusement on ne trouve encore qu'une seule entrée, afin que tout, étant ainsi assujéti à un plan systématique, pût marcher de front en vue de produire une amélioration générale de la race.

Or ce plan n'est rien autre chose que la sélection.

Par ce terme nous entendons la reproduction et l'amélioration de la race par la race elle-même, c'est-à-dire sans l'introduction d'un sang étranger. En choisissant les types les plus beaux, les plus parfaits, ceux, en un mot, qui possèdent toutes les qualités que l'on cherche à reproduire chez une race, tant dans l'étalon que la jument, et en les accouplant, on arrivera au but désiré. Mais entendons-nous bien ; ce choix que j'indique ici doit être avant tout judicieux ; il doit comprendre ce que la race particulière a de plus parfait, les types qui sont le plus possible exempts des plus grands défauts, ceux qui rappellent le mieux le caractère des ancêtres primitifs que l'on veut améliorer et reproduire, ceux qui, conservés sains et vigoureux, semblent avoir les uns pour les autres la plus grande affinité. Ce choix, exercé avec juge-